

Le compositeur tourna lentement la tête, le fixa quelque temps d'un œil vague ; puis, rappelé à une idée obsédante, saisissant près de lui des cahiers de musique, il les jeta au feu avec un geste de fou, en disant d'une voix qui n'avait plus rien d'humain :

— C'est pour réchauffer Suzel ;... elle a toujours froid, ma pauvre Suzel.

Et, dans l'âtre embrasé, Randoni put voir les derniers feuillets de la messe de Me Hervius qui se tordaient sous les flammes.

ABEL MERCKLEIN.

LE PASSE-PARTOUT

Un jour, à Limoges, dans le salon d'une maison de la haute bourgeoisie, Mme Vaudon félicitait Mme Bonnière de la sagesse de ses deux fils dont l'un venait de dépasser sa majorité et dont le plus jeune allait atteindre dix-neuf ans. Quoique sincères et cordiaux, ces compliments étaient accompagnés de soupirs qui ressemblaient forts à des soupirs de regrets, sinon d'envie. Elle aussi, Mme Bonnière avait deux fils de l'âge de Georges et de Louis Vaudon. La ressemblance s'arrêtait là. Tandis que les jeunes Vaudon valaient à leurs parents des compliments flatteurs, MM. Bonnière aîné et cadet avaient déjà plus d'une fois mis leur père en colère et fait couler les larmes de leur mère.

— Je vous en prie, chère madame, dit elle à son interlocutrice, donnez-moi votre méthode.

— Ma méthode ?

— Oui, comment vous vous y êtes prise et comment vous y prenez-vous pour garder vos fils laborieux et obéissants, modestes, sages enfin ?

— Vous êtes trop indulgente. Georges et Louis ne sont pas sans défauts ?

— Soit, mais les défauts sont légers et les qualités l'emportent de beaucoup tandis que chez d'autres jeunes gens... Encore une fois, chère madame, comment vous y êtes-vous prise et comment vous y prenez-vous pour obtenir ce résultat ?

— Je me suis entendue avec mon mari sur un point important. Jusqu'à trente-huit ans, M. Vaudon avait conservé l'habitude d'aller chaque soir, vers neuf heures, à son cercle. Il y restait deux heures, trois heures parfois. Lorsque notre Georges fut entré dans sa quatorzième année, je dis un jour à Léon :

— Tu ne joues pas au Cercle, n'est-ce pas ?

— Non, vraiment, répondit-il.

— Tu n'y bois pas ?

— Encore moins.

— Alors qu'y vas-tu y faire si régulièrement chaque soir ou plutôt chaque nuit ?

— Causer avec quelques amis et surtout lire les revues et les journaux.

— Si tu voulais, tu t'abonnerais aux revues et aux journaux que tu lis au Cercle et tu te contenterais de la conversion de ta mère, de ta femme et de tes enfants. Rends-moi cette justice que je ne fais jamais aucun reproche à propos de tes habitudes de Cercle et de tes sorties et rentrées nocturnes. Je t'ai laissé les reprendre trois ou quatre mois après notre mariage, sans la plus légère observation. Aujourd'hui, c'est différent, mon ami.

— Et pourquoi est-ce différent ? répondit mon mari surpris et un peu froissé, expliquez-vous, je vous en prie, madame.

Quoique *vous* et *madame* fussent corrigés par un sourire, on voulait me les faire sentir et je les sentis.

— Mon explication est bien simple, repris-je. Dans un an, deux ans, ennuyé d'aller se coucher à neuf heures et demie comme sa grand-mère, sa mère, ses sœurs et son frère cadet, imitant presque tous les camarades de son âge et de sa condition, Georges te demandera un passe-partout. Que feras-tu ?

— Je le lui refuserai, parle-tu !

— Et s'il insiste, ou s'il revient au bout de quelque temps sur sa demande ?

— Je lui répondrai que la nuit est faite pour dormir ; qu'un aspirant étudiant, qu'un étudiant même n'est pas encore un homme et qu'il doit se

coucher de bonne heure afin d'être le matin de bonne heure aux études d'où dépend son avenir.

— Je doute que cette réponse le satisfasse et le laisse sans réplique. Il y en aurait une meilleure : ton exemple. Si nos deux fils voyaient leur père assister chaque soir à la prière faite en commun et se retirer ensuite dans sa chambre à coucher, je suis convaincue que l'idée ne leur viendrait pas d'agir autrement que lui et de demander un passe-partout.

— Hum ! ce n'est pas si sûr.

— Dans tous les cas, ta réponse serait irréfutable. Que pourraient-ils répliquer à leur père leur disant : Faites comme moi et restez au foyer familial ? Je t'en conjure, Léon, continuai-je, ajoute à tous les sacrifices faits pour nos enfants, le sacrifice de tes habitudes de cercle, tu en seras payé au centuple. Par exemple, il est temps de t'exécuter. Dans un an, six mois, trois mois peut-être, il serait trop tard.

— Je verrai, répondit M. Vaudron, je réfléchirai.

Le sacrifice à faire était pénible, paraît-il, puisque quelques jours plus tard mon mari m'objectait qu'il n'empêcherait rien ; qu'un garçon ne peut être tenu en chartre privée comme une demoiselle ; qu'un âge viendrait où nos fils demanderaient un passe-partout ou plutôt s'en procureraient un et s'en serviraient, sans notre consentement.

— Soit, répondis-je, mais n'est-ce rien de reculer de plusieurs années cet éveil d'indépendance ?

Je causais l'autre jour avec le vénérable curé C... et le docteur L... Ils étaient du même avis.

— C'est surtout entre quinze et vingt ans, pensent-ils, que la permission de dix heures est dangereuse.

Mme Vaudon parlait d'or. Malheureusement ils sont rares les parents qui imitent sa sollicitude et le sacrifice de son mari. On veut que les jeunes gens soient sages et on les laisse en proie aux occasions, aux tentations, aux séductions... nocturnes. On les laisse prendre le passe-partout, lorsqu'on ne le leur donne pas. Quoi d'étonnant

que les vieilles familles bourgeoises se dissolvent, et que les fils ou le fils unique croquent, entre dix-huit et trente ans la fortune honnêtement et péniblement acquise en un demi-siècle par les auteurs de leurs jours.

Le foyer ! il n'y a que lui pour tenir réunis les éléments de la famille honnête et chrétienne. Si vous le laissez s'éteindre, tout est perdu ou en voie de se perdre. Rien ne saurait remplacer le foyer familial, la lampe de famille, les entretiens, les lectures après la journée finie, les bureaux et les magasins clos. Que les célibataires, les veufs, les sans enfants, les orphelins essayent en se réunissant de se faire un foyer aux heures lourdes et nocturnes, soit ! mais que ceux à qui on dit : Mon père, et qui peuvent dire : Mon fils, restent chez eux. Ils ont tout à y gagner et rien à y perdre.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 13 AVRIL,
Après-midi et soirée.

LE MAGNIFIQUE DRAME INTITULÉ

LOST in NEW YORK

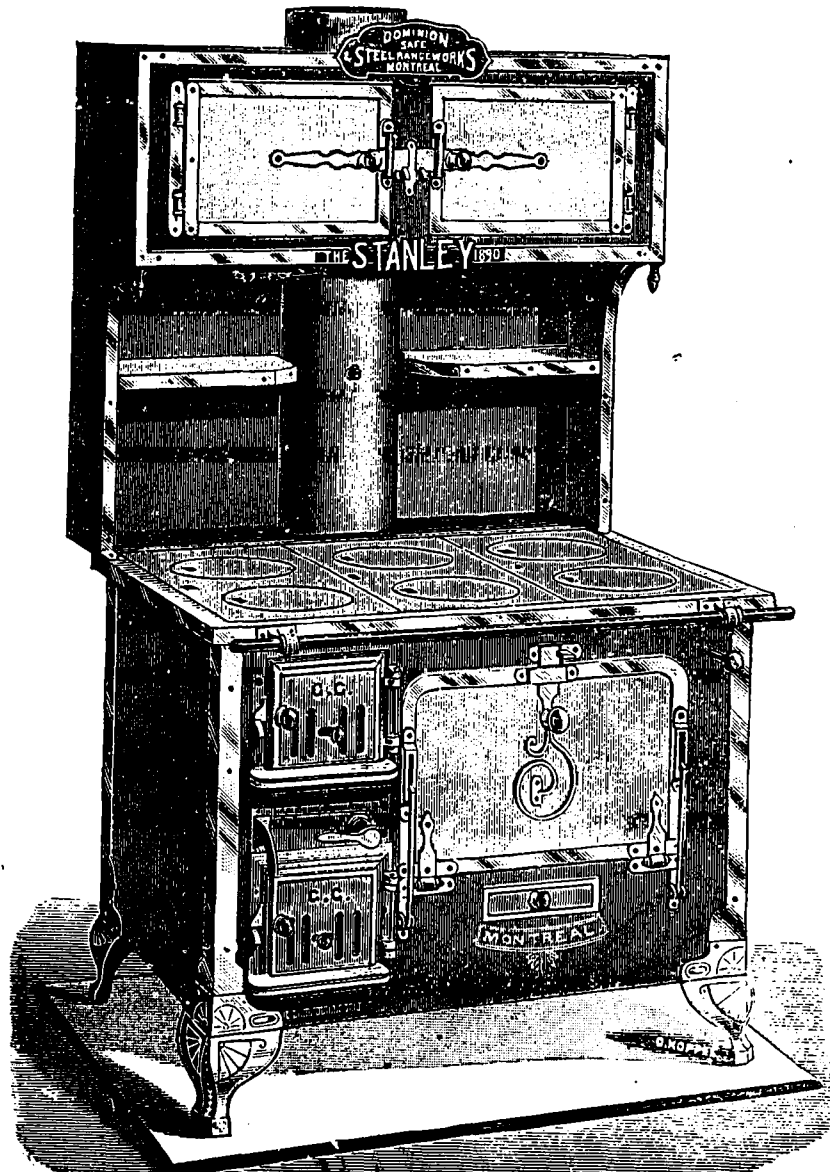
Excellente compagnie, jolis décors, costumes,
etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à
10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE : ALONE IN LONDON



GODEF. CHAPLEAU
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL
Téléphone Bell 133.
Téléphone Fédéral 828.